

L'Instruction Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures: - Adelson Castiau. - Ruth et Noémi, d'après M. Ary Scheffer. - Le Bonhomme Richard et les Sérapis, d'après M. J. Davidson. - Le Panda.
TEXTE: - Nos Gravures. - Le Fils de l'Inconnu. - Simples Consultations Juridiques à l'usage des Dames. - Alexandre Guagliano. - Un Manuscrit trouvé dans un Cerueil. - Un Point capital. - Bannière du Toit paternel. Roman. - Rébus No. 5.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N^o. 107.
à BRUXELLES.
Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N^o. 18.

— 10^e ANNÉE. —

6 Mars 1880.

NOS GRAVURES.

ADELSON CASTIAU.

L'homme dont nous sommes heureux de pouvoir aujourd'hui reproduire les traits, fut un des plus nobles caractères, un des plus beaux talents oratoires qui aient paru en Belgique sur la scène politique, où malgré une courte apparition et une brusque disparition, son souvenir resta vivant, pendant une période de trente années.

D'après une étude que lui a consacrée M. E. Discailles, Adelson Castiau est né à Peruwelz le 10 juin 1804. Il fit ses humanités au Collège d'Ath et son droit à l'Université de Gand. Il était avocat à vingt et un ans. Presque aussitôt, il quitta la Belgique, pour se soustraire au décret du gouvernement hollandais sur l'emploi des langues et se rendit à Paris, où il obtint un diplôme qui lui permit d'y faire son stage. Il passa dix ans dans la capitale de la France, tout en suivant des yeux les événements qui s'accomplissaient dans son pays. Un fait qui prouve l'influence qu'il avait acquise au sein du jeune barreau, c'est qu'il fut nommé secrétaire de la Conférence des avocats stagiaires et choisi par ses confrères pour prononcer un des discours de rentrée.

De retour en Belgique, Adelson Castiau fut élu membre suppléant à notre Congrès National, mais il ne siégea pas. En 1836, le canton de Quévaucamps l'envoya au Conseil Provincial du Hainaut, où il ne tarda pas à faire partie de la Députation Permanente. En 1843, il fut porté à la fois pour la Chambre des Représentants par les Arrondissements d'Ath et de Tournai: il devint mandataire de ce dernier.

Adelson Castiau fit partie pendant cinq ans seulement de la Représentation Nationale, de 1843 à 1848; mais si sa vie parlementaire fut courte, elle fut active et brillante. Quoiqu'il

combattit avec vigueur le ministère catholique, ses adversaires le tenaient en haute estime, à cause de son talent, de sa sincérité et de son indépendance. Du reste, l'étude des réformes sociales était surtout l'objet de ses prédilections.

La manière dont il quitta la vie politique fit dans le pays une immense sensation.

La France venait de se mettre en république; or, Adelson Castiau s'était toujours montré franchement républicain, et reconnaissant d'un côté l'impossibilité de voir son idéal réalisable

à la condition qu'il s'établira au nom de la souveraineté nationale, car si ce régime devait être imposé par la violence de la minorité, croyez bien que je serais le premier à protester contre une telle oppression.... Eh bien, je le reconnais avec toute loyauté, il y a sur cette question un dissentiment profond, à l'heure qu'il est, entre mes opinions et celles de la majorité de la Chambre, et, je dois le dire, entre mes opinions et celles de la majorité du pays, et spécialement de la majorité du Collège électoral qui m'a confié mon mandat. Or, quand un dissentiment semblable éclate sur une question de forme gouvernementale, qu'y a-t-il à faire? Déposer son mandat et se retirer.... Seulement, veuillez le croire, dans la vie privée comme dans la vie publique, tous mes vœux seront toujours pour le bonheur de mon pays. Pour prix du sacrifice que je m'impose, je ne demande qu'une chose, c'est que ma résolution soit appréciée avec la même loyauté que je l'ai prise, et qu'elle ne m'enlève aucun des droits que je crois avoir à la sympathie de mes amis et à l'estime de mes adversaires."

N'est-ce pas qu'il y a quelque chose d'antique dans ce langage? Adelson Castiau quitta immédiatement la Belgique, n'ayant nulle envie, écrivait-il plus tard, de jouer le rôle d'agitateur, et ajoutant qu'il y avait quelque chose qu'il aimait au-dessus de tout, l'indépendance de son pays.

Il alla s'établir à Paris, mais il ne cessa de tenir les regards fixés sur sa patrie, aux affaires de laquelle il a consacré plusieurs brochures. — Il est mort sur la terre étrangère, le 20 décembre dernier.



ADELSON CASTIAU.

en Belgique, de l'autre, le dissentiment qui existait entre le pays et lui, il ne crut pouvoir plus longtemps conserver son mandat.

Les paroles qu'il prononça en se retirant lui font le plus grand honneur. „Si, dit-il, je désire l'adoption du régime républicain, c'est

RUTH ET NOÉMI.

Cette gravure représente une scène bien connue de l'Ancien Testament. — Noémi, femme d'Elimelech, se vit cruellement frappée dans ses plus chères affections par la perte

successive de son époux et de ses deux fils. **Pauvre**, accablée de douleur, elle forma le projet de fuir cette terre de Moabe, théâtre de ses malheurs, et c'est alors que Ruth, qui avait épousé un de ses fils décédé, lui tint ce langage empreint de la plus vive tendresse : „En quelque lieu que vous alliez, j'irai avec vous; la terre où vous mourrez, me verra mourir; votre patrie sera la mienne, votre Dieu sera le mien.”

C'est cette scène si touchante que le peintre a retracée ici d'une façon vraiment admirable.

Ruth ne tarda pas à être récompensée de son dévouement envers sa belle-mère. Comme elle glanait dans les champs de Booz, homme riche et charitable, celui-ci eut occasion de la voir et la prit pour épouse.

Si cet épisode a inspiré bien des artistes, la poésie aussi l'a célébré: Florian l'a mis en fort beaux vers.

LE BONHOMME RICHARD ET LE SÉRAPIS.

Nous voyons ici un des épisodes les plus dramatiques et les plus connus de la guerre de l'Indépendance de l'Amérique du Nord contre l'Angleterre: le combat naval entre le navire „Bonhomme Richard,” commandé par Paul Jones, et le „Sérapis,” vaisseau anglais.

Le célèbre Paul Jones naquit en Ecosse en 1747 et fit, à l'âge de douze ans, son premier voyage en Amérique, qui devint sa patrie adoptive. En 1775, lorsque la guerre de l'Indépendance éclata, Jones, qui avait déjà commandé plusieurs bâtiments marchands, accepta le grade de premier lieutenant de marine; bientôt après il fut nommé capitaine et prit part à ces luttes obscures mais héroïques contre les forces puissantes de l'Angleterre. En 1777, il vint en France implorer l'aide de la cour de Versailles, et, monté sur un bâtiment de 40 canons, surnommé „le Bonhomme Richard,” à la tête d'une escadre composée de navires français et américains, il fit voile vers les côtes de l'Angleterre. C'est là qu'il rencontra le vaisseau anglais le „Sérapis,” de force bien supérieure, et après un combat acharné de quatre heures, Paul Jones prit le navire à l'abordage, fit plus de 800 prisonniers et répandit la terreur sur le littoral anglais. Il mourut à Paris en 1792, obscur, mécontent et oublié. Sa vie aventureuse a inspiré plusieurs romanciers, entre autres Alexandre Dumas et Cooper.

LE PANDA.

Cuvier place le Panda entre la famille des Civettes et celle des Ours; il se rapproche de la première par ses ongles et de la seconde par sa marche; par son système dentaire, il est voisin des rats; il n'en diffère que parce que ceux-ci ont la tête plus allongée, le museau plus large et terminé par un nez mobile.

Chez le Panda la tête est arrondie, grosse, avec la face obtuse, les joues élargies, le front aplati et large. Les formes du corps sont épaisses, ramassées et massives; les pattes sont pentadactyles, les ongles très-aigus, la queue forte et touffue. Le pelage se compose de poils longs et très-doux.

Ce qui rend surtout le Panda remarquable, ce sont les couleurs tranchées de sa fourrure; des poils fauves garnissent le front, le derrière de la tête, le dessus du cou et du dos; les parties extérieures des membres sont d'un beau brun; une bande brune naît derrière les yeux; la face, le museau et les oreilles sont d'un blanc pur, l'abdomen d'un noir profond; la queue est annelée de cercles jaunes, bruns et noirs à l'extrémité.

Cet animal se plaît sur les arbres, se nourrit d'oiseaux et de petits quadrupèdes; son cri sert à le faire découvrir.

Jusqu'à présent, il n'a été trouvé que sur les montagnes de l'Himalaya.

LE FILS DE L'INCONNU.

XVIII. — LA CONVERSION D'ARMIDE.

Hugo, après sa descente de croix, eut à souffrir, de la part des Musulmans, les plus cruels traitements; il fut criblé de coups et son corps ne fut bientôt qu'une plaie. L'héroïque jeune homme supporta tout sans murmurer et avec une patience qui ne faisait qu'augmenter la rage de ses persécuteurs. Ceux-ci demandaient sa mort à grands cris, mais l'émir s'y opposa, non par intérêt pour la victime qu'il haïssait doublement, mais il voulait donner à son supplice plus de publicité et plus de pompe, et en faire avec ses deux compagnons de captivité, un holocauste digne du Prophète.

Hugo fut ainsi reconduit dans sa prison, et lorsque déjà la porte s'était refermée sur lui, l'on entendait encore les cris de haine et de vengeance de la foule altérée de sang.

Mais le jeune guerrier ne pouvait plus les entendre; il restait étendu sans vie sur la paille de son cachot. C'était en vain que le moine et Ada se tenaient agenouillés à ses côtés, lui adressant de douces paroles, lui donnant les soins les plus tendres. Mais ces soins ne pouvaient être efficaces; le sombre souterrain manquait de tout ce qu'exigeait la situation; pas de linge pour lier les blessures, pas de baume pour les adoucir, à peine un peu d'eau pour les laver. Aussi l'infortuné restait toujours étendu inanimé sur la paille et donnait à peine signe de vie; seule sa faible respiration dénotait qu'il était encore de ce monde.

Toute la nuit, le moine et Ada veillèrent sur le blessé, une longue nuit pleine d'angoisses. Ce ne fut que vers le matin, lorsqu'un faible rayon du jour pénétra par l'étroite ouverture, que Hugo sembla sortir de son évanouissement et jeta autour de lui un regard inanimé. Cependant il parut peu à peu reprendre ses esprits, et étendant les bras, il mit une main dans celle du moine, l'autre dans celle d'Ada.

— Oh, Hugo, quel malheur vous est-il arrivé! s'écria cette dernière en sanglotant.

— Ma mère, dit le jeune homme, d'une voix grave, un grand bonheur m'a été réservé... J'ai eu l'occasion d'exciter nos braves Croisés à persister avec courage dans leur entreprise.

— Je ne comprends pas, dit Bruno, qui croyait Hugo encore sous l'empire de la fièvre.

— Je vais vous faire le récit de mes souffrances, mais je veux vous faire auparavant une communication importante.

— Oh! dites-nous d'abord ce qui vous est arrivé, mon fils, interrompit Ada, d'un ton plein de compatissant intérêt.

Hugo raconta donc comment il avait comparu devant l'assemblée du peuple; ce que l'émir avait exigé de lui; comment il avait été conduit vers les remparts et élevé sur une croix; comment enfin il s'était attiré l'animosité des Musulmans en criant à ses compagnons d'armes de n'accorder aux Infidèles ni trêve, ni merci.

— Je n'ai dû la vie qu'à l'intervention de l'émir, dit-il en finissant son récit, mais je crains qu'il ne m'ait épargné que pour nous sacrifier tous trois à la haine du peuple; notre mort doit être déjà résolue.

— Remercions la Providence de ce qu'elle nous accorde la faveur de souffrir en son nom, dit le moine en joignant les mains.

— Moi non plus, je ne crains pas la mort! s'écria Ada à son tour; comment pourrions-nous faiblir, maintenant que nous avons devant nous un tel exemple de courage et d'héroïsme.

— Mon fils, vous êtes digne de votre origine et de votre race, et votre récompense sera brillante un jour, ajouta le moine en regardant avec tendresse le jeune martyr.

— Mon père, je n'ai fait que remplir mon devoir, et suivre l'exemple que vous m'avez toujours donné; quant à mon origine, je vous en supplie, au bord de la tombe...

— Hugo, interrompit vivement le moine, comme voulant couper court à une question importune et pénible, mon fils, vous disiez avoir une communication importante à nous faire....

— Oui, et quelque singulier et incroyable que puisse paraître mon récit, vous pouvez être convaincu qu'il ne renferme que la vérité.

Pendant que du haut des murs de la ville, retentissait le cri de guerre des Croisés comme l'annonce d'une victoire définitive; pendant que les Musulmans, transportés de fureur, étaient occupés à retirer la croix à laquelle ils venaient de s'attacher, à ce même moment, un cri résonna profondément dans mon cœur et m'émut plus que les menaces et les injures des Infidèles. „Hugo! Hugo!” tel est le cri que j'entendis sortir de la foule des chevaliers et des soldats; et quoique je fusse assourdi et aveuglé par les coups de mes ennemis, je reconnus la voix. Seul mon sauveur et bienfaiteur, Onno Gratama, avait pu prononcer mon nom de cette façon....

Le jeune homme se tut, car il vit Ada chanceler et prête à s'évanouir. Elle se remit cependant promptement, mais elle secoua douloureusement la tête, en signe de doute, et Hugo reprit :

— Je sais que les morts ne sortent point de leur tombeau, mais je ne puis m'être trompé.... Oui, certainement, Onno Gratama vit et se trouve dans le camp des Croisés...

Le blessé était épuisé, plus par l'émotion que par les efforts qu'il faisait en parlant; il pencha doucement la tête sur la poitrine du vieux moine, tandis que sa main serrait avec effusion celle d'Ada.

— Ma fille, dit Bruno, l'émir vous a induite en erreur, et certainement dans le but le plus méprisable. Jamais je n'ai cru à la mort de votre époux, mais je n'ai pas voulu vous donner un espoir trompeur peut-être. Après le récit d'Hugo, il ne peut rester aucun doute, Onno Gratama vit....

En ce moment, le geôlier vint leur apporter, avec leur repas du matin, leur cruche d'eau habituelle, et ils s'empressèrent de laver les plaies de Hugo. Néanmoins, une fièvre violente ne tarda pas à s'emparer de lui et continua à le faire souffrir toute la nuit suivante. Ses deux compagnons passèrent le temps à veiller et à prier; ils ne pouvaient faire davantage dans ce sombre réduit, où tout manquait.

Le matin vint leur apporter une nouvelle douleur: des janissaires entrèrent dans la prison et sans mot dire, s'emparèrent du vieux moine et l'emmenèrent avec eux.

Ada restait donc seule dans ce triste cachot, seule avec le jeune homme moribond. Elle se demandait tristement ce que les Musulmans allaient faire du religieux; sans doute ils lui feraient subir le même sort qu'à Hugo, ou bien ils le conduiraient immédiatement au supplice et peut-être avait-il déjà conquis la palme du martyre. Cruelle incertitude! car Ada ne pouvait supporter l'idée de passer un seul jour sans la société et l'appui du bon vieillard qui, s'il n'avait pas à lui offrir des consolations terrestres, savait soutenir son courage par ses nobles paroles. Terrible était donc la situation de la pauvre femme, lorsqu'elle vit Hugo porter les yeux autour de lui et chercher son père adoptif d'un regard interrogateur. Alors leurs larmes se mêlèrent, et dans l'attente de la mort, ils cherchèrent à se fortifier mutuellement eu se préparant au martyre.

L'après-midi était venue; le geôlier avait déjà apporté leur maigre repas, lorsque les prisonniers entendirent de nouveau des pas à la porte de leur prison. Hugo et Ada éprouvèrent une douce émotion; c'était sans doute Bruno qu'on ramenait dans le cachot; mais lorsque la porte se fut ouverte avec précaution, un cri d'étonnement sortit de leur poitrine.

Armide était devant eux!

Reportons-nous quelques instants vers le passé.

Lorsque la sœur de l'émir, sur les ordres de ce dernier, eut été emmenée au palais par ses esclaves, il lui fut assigné un appartement écarté, où une seule suivante fut mise à sa disposition. Son frère ne fut point la visiter, mais il lui fit savoir qu'elle ne pourrait quitter sa retraite avant qu'il n'eût disposé autrement de son sort.

Armide passa ainsi quelques jours assez tranquilles; mais sans cesse son esprit se reportait

vers l'amie de son cœur, et involontairement elle se mettait à songer à tout ce qu'elle lui avait dit de la doctrine du Christ, comparée à celle de Mahomet; et ce qui jusqu'ici n'avait été pour elle qu'une pensée fugitive, commençait à prendre dans son âme de profondes racines. Si, dans de pareils moments, le terrible émir se fût présenté devant elle, elle se fût sans doute écriée: „Je veux devenir chrétienne!" Mais il ne paraissait pas; il semblait avoir oublié entièrement sa sœur.

Entretemps, une terrible nouvelle vint porter l'effroi dans l'âme de la jeune Musulmane: l'esclave qui la servait lui apprit qu'un des prisonniers, le plus jeune, avait été conduit aux remparts afin d'engager les assiégeants à lever le siège, mais que là, méprisant les supplices et la mort, il avait, au contraire, excité ses compagnons à persister dans leur entreprise. Les plus cruelles souffrances avaient été la récompense de son héroïsme.

Ce prisonnier ne pouvait être que Hugo, le noble jeune homme qu'elle chérissait dans le secret de son cœur, et pour qui elle eût avec joie sacrifié sa vie. Mais que pouvait-elle faire pour lui, elle, faible jeune fille? Elle voulut d'abord aller se jeter aux pieds de l'émir et lui offrir sa vie pour celle du chrétien. Elle comprit bientôt ce qu'une pareille démarche aurait d'insensé. A qui donc s'adresser dans son désespoir? Enfin elle résolut de faire une tentative pour pénétrer dans la prison de Hugo et lui apporter, sinon la délivrance, du moins quelque consolation à ses maux.

Elle chargea sa fidèle esclave de la mission de gagner le geôlier à prix d'or. Ceci obtenu, elle s'empressa de rassembler des baumes et des cordons et s'engagea enfin dans les couloirs souterrains, précédée du geôlier silencieux, lequel ouvrit enfin la porte d'un des cachots.

Armide entra.

La sœur de l'émir resta un moment sur le seuil, comme prise de vertige, mais, grâce à la lumière dont elle s'était munie, elle vit Hugo étendu sur un peu de paille, pâle comme un mort et pouvant à peine faire un mouvement pour saluer son arrivée.

Elle ne pouvait plus hésiter: elle s'approcha, s'agenouilla devant la couche du blessé, et passant à Ada ses baumes et ses herbes, elle se mit à laver et à panser les blessures de Hugo sans dire un mot, sans pousser un soupir.

Armide fut forte aussi longtemps qu'elle eut à remplir sa mission de charité; mais à peine eût-elle fini que sa faible nature féminine reprit le dessus, et elle se jeta et sanglotant dans les bras d'Ada.

— Oh! ma douce amie, dit-elle, est-ce ainsi que je devais vous revoir! Cette prison est froide et humide. Et puis, quel avenir vous attend!... Tout Jérusalem est excité contre vous, et la colère de mon frère pèse sur vos têtes. Malheureuse! qui ne puis rien faire pour vous sauver!

— Armide, ne me plaignez pas, fit Ada en attirant la jeune fille sur son cœur; nous sommes chrétiens, et c'est tout dire... Mais quel sera votre sort?...

— Moi aussi, je veux souffrir et mourir avec vous! s'écria la Musulmane avec désespoir. Que pourra valoir encore la vie pour moi, après que ma douce amie aura péri sous le glaive du bourreau!

— Vous ne pouvez parler ainsi, amie, répondit Ada; vous ne pouvez vous laisser aller au désespoir, alors que votre devoir vous commande de vivre; pour vous, la mort ne pourrait être le martyre.

— Mais je veux devenir chrétienne, Ada; vos enseignements, mes propres réflexions ont éclairé mon esprit...

Ada saisit la main de la jeune fille et la fit asseoir auprès d'elle, regrettant vivement que le vieux moine ne fut pas là. Mais le vénérable Bruno reviendrait-il jamais? Ce jour ne serait-il pas le dernier qu'il lui serait accordé de vivre? Elle ne pouvait donc hésiter. Elle déroula de nouveau devant sa jeune amie tout ce que l'Évangile a de sublime et de consolant. Lorsqu'elle eut fini, elle lui demanda d'une voix solennelle si elle voulait devenir chrétienne.

— Oui, je le veux, répondit Armide avec fermeté.

— Êtes-vous prête à persévérer et même à tout souffrir, s'il le faut, pour votre foi nouvelle?

La Mahométane répondit affirmativement.

— Eh bien, alors, vous allez recevoir les eaux du baptême.

Armide s'agenouilla sur le sol humide du cachot, et elle entendit prononcer ces paroles: „je vous baptise au nom du Père, et du Fils et du Saint Esprit."

— Et maintenant, relevez-vous, noble fiancée du Sauveur, dit Ada; relevez-vous et embrassez-nous.

La nouvelle convertie tomba dans les bras de son amie, et des larmes d'émotion sortirent de ses yeux.

— Armide, le passé est mort pour vous maintenant, votre nom même est effacé, un autre sera inscrit dans le livre de vie. Dites-moi le nom que vous désirez porter?

— Je voudrais m'appeler Ada comme vous, mon amie. Ce nom me rappellera sans cesse votre souvenir...

— Qu'il en soit donc ainsi, et priez pour celle qui s'appelle comme vous, lorsqu'elle ne sera plus...

— Et moi, ma sœur, souvenez-vous aussi de moi, lorsque j'aurai succombé sous les coups des Infidèles, s'écria tout-à-coup Hugo, en se jetant aux genoux de la jeune fille.

Hugo avait été frappé d'une vive émotion en voyant celle qu'il aimait dans sa sombre prison. Un instant il avait cru rêver et se trouver en présence d'une apparition céleste. Lorsqu'elle se mit à panser ses blessures, il la considéra comme l'ange de la charité. Son bonheur était trop grand, son émotion trop vive pour qu'il pût exprimer par des paroles les sentiments de son cœur. Quel ne fut pas son bonheur lorsqu'il entendit la jeune fille manifester le désir d'embrasser le christianisme et lorsqu'il assista à la cérémonie du baptême! Il sentait croître son amour pour elle, maintenant qu'il pouvait l'aimer sans crainte, mais il eût cru commettre un sacrilège en parlant d'affection terrestre dans un moment où il ne fallait plus songer qu'à mourir.

Cependant lorsqu'il entendit prononcer le mot de séparation, lorsqu'il vit celle qu'il aimait prête à le quitter pour toujours, il ne put retenir le cri du cœur que nous avons entendu et qui était aussi bien une prière qu'un doux reproche. Mais la réponse de la nouvelle chrétienne vint le rassurer complètement et résonna à son oreille comme une douce musique.

— Mon frère en Jésus-Christ, dit-elle, je me souviendrai aussi toujours de vous avec amour, et, après Dieu, mon dernier soupir sera pour vous!

Elle baissa les yeux vers le jeune homme, toujours agenouillé, et lui tendit la main en le priant de se relever.

Il y eut un instant de silence dans le sombre souterrain; tout-à-coup, la chrétienne, dominée par son émotion, éclata en sanglots et s'écria:

— O mon frère, que ne puis-je mourir avec vous!

Mourir avec elle! Cette pensée parut d'abord sourire au jeune néerlandais; mais il reprit aussitôt:

— Non, non, Ada, vous ne pouvez mourir, vous devez vivre, vivre pour vous souvenir de ceux qui vont vous précéder là-haut.

— La vie sera un bien lourd fardeau pour moi, soupira la sœur de l'émir.

D'un mouvement rapide, Hugo prit une croix qu'il portait au cou.

— Recevez ce symbole, ma sœur, dit-il; qu'il vous aide à supporter ce sacrifice, et chaque fois que vous le regarderez, priez pour votre frère qui ne sera plus.

A ce moment, la porte de la prison s'ouvrit avec fracas, et devant les prisonniers étonnés se présenta l'émir, pâle de colère et le blasphème sur les lèvres.

— Armide, s'écria-t-il d'une voix strangulée, quoi, vous avez encore des relations avec ces chrétiens maudits!... avec ces condamnés à

mort... Vous ne redoutez donc pas la colère du Prophète!...

— Je ne m'appelle plus Armide, et votre Prophète n'est plus rien pour moi, répondit avec calme la nouvelle convertie, sans baisser les yeux devant les regards enflammés de son frère.

Celui-ci resta comme cloué au sol en entendant ces paroles téméraires; sa bouche ne laissa échapper que des sons rauques et inarticulés! mais son regard semblait vouloir écraser la coupable. La jeune chrétienne soutint sans fléchir ce regard et dit avec douceur:

— Seigneur, bien loin de moi l'idée de vouloir vous insulter ou vous manquer de respect; la voix du sang parle encore bien haut en moi; un sentiment intime, la soif de la vérité, les nobles exemples que j'ai eus devant les yeux, ont éclairé mon esprit, et j'ai résolu fermement...

— Et cette résolution est inébranlable? demanda le Musulman d'un ton bref.

— Je suis déjà chrétienne, Seigneur; j'ai reçu le baptême...

— Infâme! vociféra l'émir, infâme! vous avez signé votre arrêt de mort. Je ne vous connais plus, je ne vois plus en vous que la plus méprisable des créatures... Vous allez mourir avec ceux qui vous ont entraînée dans cet abîme.

Elle voulut répondre, mais avant qu'elle eût pu dire un mot, elle se vit saisie par une troupe de sicaires que le Musulman avait amenés avec lui, et qui l'enfermèrent, elle aussi, dans un sombre et humide cachot souterrain.

(A continuer.)

SIMPLES CONSULTATIONS JURIDIQUES A L'USAGE DES DAMES.

Cinquième lettre.

A MADAME FÉLICIE DE R.

Un auteur du seizième siècle, Pierre Charron, en son livre de „la Sagesse," émet cette considération à propos du Mariage:

„Ce n'est point, dit-il, chose indifférente ou médiocre: c'est du tout un grand bien ou un grand mal, un grand repos ou un grand trouble, un paradis ou un enfer; c'est une très-douce et plaisante vie, s'il est bien fait; un rude et dangereux marché, et une bien épineuse et pesante liaison, s'il s'est mal rencontré."

On ne saurait mieux dire sur cette question, envisagée au point de vue moral, mais il s'agit ici de la traiter sous le rapport légal.

Vous verrez, Madame, combien le législateur a régi l'institution du mariage d'une manière admirable, et combien les formalités auxquelles il l'a soumise sont de nature à assurer la paix et la fortune des familles.

La première condition que la loi exige pour la validité du mariage, c'est que l'homme soit âgé de dix-huit ans révolus, et que la femme ait atteint l'âge de quinze ans. Toutefois, le gouvernement peut, dans des cas particuliers, accorder une dispense.

Le consentement libre et spontané des parties constitue l'essence du mariage, et la loi attache une telle importance à ce consentement, qu'elle déclare nulle toute union contractée sous l'empire de la contrainte physique ou morale. Le consentement des parents n'est pas moins rigoureusement requis pour sa validité. Le fils avant vingt-cinq ans et la fille avant vingt-et-un, ne peuvent se marier sans l'autorisation de leurs père et mère. En cas de dissentiment entre ceux-ci, la volonté du père prévaut. Mais outre cela, le code exige que les enfants, quel que soit leur âge, prennent toujours conseil des parents, et veut que l'homme jusqu'à trente ans, la femme jusqu'à vingt-cinq, fassent à leurs père et mère, en cas de refus de consentement, des actes respectueux, renouvelés de mois en mois et notifiés par un notaire et deux témoins. Trois mois après la première notification, il peut être passé outre à la célébration. Un seul acte respectueux suffit lorsque l'homme a atteint trente ans et la femme vingt-cinq.

Il est des personnes entre lesquelles le mariage est prohibé : oncle et nièce, tante et neveu, belle-sœur et beau-frère. Cependant, ici encore, le gouvernement peut accorder des dispenses.

Vous savez, Madame, que tout mariage doit être précédé de certaines publications et célébré publiquement, au lieu du domicile d'une des parties. Je crois utile d'ajouter que le Belge qui se marie en un pays étranger, doit

faire transcrire son mariage sur les registres de l'état-civil, dans les trois mois qui suivent son retour dans sa patrie.

**



RUTH ET NOËMI, D'APRÈS M. ARY SCHLETER.

J'aborde maintenant le chapitre des oppositions au mariage et des demandes en nullité.

L'opposition est l'acte par lequel certaines personnes font, par ministère d'huissier, défense à l'officier public de procéder au mariage. Ce

droit de former opposition est accordé d'abord à chacun des futurs conjoints, puis aux père et mère, qui toujours, en tout temps et pour n'importe quel motif, peuvent s'opposer à l'union projetée. Les frères, sœurs, oncles, tantes, cou-

sins, cousines ont aussi cette faculté : soit à défaut du consentement du conseil de famille, soit pour cause de démence.

L'utilité de ce droit d'opposition se comprend aisément. Ainsi, il peut se présenter des cas où

l'honneur de la famille et le bonheur des enfants exigent que les parents s'opposent à un mariage auquel ils avaient d'abord donné leur

approbation. C'est le tribunal de première instance qui statue sur les causes d'opposition.

* *

Passons aux demandes en nullité de mariage. L'union conjugale étant un contrat, veut, comme je l'ai dit déjà, le libre consentement des



LE TONNOMME RICHARD ET LE SERAPIS, D'APRÈS M. J. DAVIDSON.

parties. Si donc ce consentement a été arraché par violence, fraude ou erreur, chacun des époux peut attaquer le mariage et en réclamer la nullité devant la justice. Cependant, s'il y a

eu cohabitation pendant six mois, depuis que l'époux violenté a acquis sa pleine liberté, celui-ci n'est plus recevable dans son action.

Le consentement des parents étant également

requis pour la validité du mariage, toute union contractée en violation de cette règle, peut être annulée à la demande du père, de la mère ou de l'un des conjoints; mais s'il s'est écoulé

un an depuis que les parents ont eu connaissance du mariage, ou s'il y eu approbation expresse de leur part, ils ne sont plus en droit de faire cette réclamation.

Le mariage contracté par un impubère peut être attaqué par les époux eux-mêmes, par les parents, alors que leur volonté n'a pas été consultée, et même par le ministère public.

Les conjoints, leurs parents, tout autre personne y ayant intérêt, ainsi que le ministère public, peuvent intenter une action en nullité contre une union qui n'a point été précédée des publications exigées par la loi, et célébrée publiquement par l'officier de l'état civil.

Lorsque la nullité d'un mariage a été prononcée, celui-ci est censé n'avoir jamais existé. Cependant, une exception a été admise en faveur des époux qui ont été de bonne foi, c'est-à-dire qui ignoraient qu'il existait une cause d'empêchement à leur union. C'est là ce qu'on appelle un „mariage putatif;” et celui-ci produit tous les effets civils d'un mariage valable, tant à l'égard des enfants qu'à l'égard des époux.

* * *

La base de l'institution du mariage repose sur l'autorité du mari. La femme lui doit obéissance; en retour, il lui doit sa protection.

Permettez-moi de citer, sur ce point, si délicat quand on s'adresse à une personne du sexe, un jurisconsulte célèbre, Portalis :

„La prééminence de l'homme, dit-il, est indiquée par la constitution même de son être, qui ne l'assujettit pas à autant de besoins, et qui lui garantit plus d'indépendance pour l'usage de son temps et pour l'exercice de ses facultés. Cette prééminence donc est la source du pouvoir de protection que le projet de loi reconnaît dans le mari. L'obéissance de la femme est un hommage rendu au pouvoir qui la protège, et elle est une suite nécessaire de la société conjugale qui ne pourrait subsister si l'un des époux n'était subordonné à l'autre.”

Le mariage impose naturellement des obligations respectives aux conjoints. Ces obligations consistent à se garder une fidélité réciproque, à habiter ensemble, à nourrir, entretenir et élever leurs enfants, et à se porter mutuellement secours et assistance.

* * *

Une fois entrée dans l'union conjugale, la femme est assimilée à une mineure émancipée; c'est-à-dire que, par elle-même, elle ne peut poser aucun acte civil ou juridique. Ainsi, elle ne peut ni ester en justice, soit comme demanderesse, soit comme défenderesse, ni exercer un commerce, ni donner, vendre, aliéner, hypothéquer, ni acquérir, soit à titre gratuit ou à titre onéreux, sans l'autorisation de son époux. Tous les actes posés par elle, sans cette autorisation, sont nuls, et cette incapacité existe, quel que soit le régime qu'elle ait adopté dans son contrat.

Le mari refuse-t-il? la femme peut recourir aux tribunaux, qui, s'ils le jugent convenable, et après avoir entendu l'époux, accordent l'autorisation exigée.

Il est des cas où la femme doit recourir directement à la justice pour obtenir cette autorisation. C'est quand le mari est incapable de la donner lui-même: par exemple, s'il est interdit, mineur, sous le coup d'une condamnation emportant privation de l'exercice de ses droits civils.

* * *

Je m'arrête, Madame, et par ce simple aperçu, je crois vous avoir donné une idée succincte et précise de la législation qui régit le mariage.

Puissent les hommes apporter dans le choix d'une compagne autant de prudence et de sagesse que la loi en a mis dans la réglementation de cette grande institution sociale. Ce sont souvent des considérations d'argent, de

qualités physiques, de naissance qui frappent d'abord. Puis, la seule envie de plaire pousse à dissimuler, avant le mariage, bien des diversités de goûts, d'humeur, de caractère.

Je terminerai, Madame, comme j'ai commencé, par une citation, celle-ci très originale, puisqu'elle est de Montaigne: „Ce qui se voit si peu de bons mariages est signe de son prix et de sa valeur; à le bien façonner et le bien prendre, il n'est point de plus belle pièce en notre société. Nous ne pouvons nous en passer, et l'allons avilissant; il en advient ce qui se voit aux cages: les oiseaux qui en sont dehors n'y veulent plus rentrer, et d'un soin pareil, ne sortir ceux qui sont dedans.”

Bruxelles, Mars 1880.

EDM. MARCELLIN LA GARDE,
AVOCAT.

ALEXANDRE GUAGLIANO.

Etrange élève et disciple de Stradivarius, que ce Napolitain, Alexandre Guagliano! Apparition entourée de l'aurore d'une légende (1695).

On raconte qu'il était de naissance illustre, doué de tous les charmes, aimable, beau, fêté par le monde, adoré des femmes. Au nombre de celles-ci, la plus jolie, Gianetta, aux cheveux d'or, fille d'un marquis, devint sa fiancée.

La noce était fixée, tout Naples s'associait au bonheur des jeunes époux. A cette époque, un prince étranger se fit présenter chez le marquis.

La noblesse du personnage, de naissance grecque, sa réputation de fortune, exercèrent une singulière influence sur l'esprit du père de la fiancée.

En dépit de la froideur de Gianetta, l'illustre étranger parvint à obtenir le consentement du marquis.

On écarta sans pitié le jeune Alexandre, et bon gré mal gré, la pauvre enfant fut contrainte à donner sa main à l'usurpateur.

La veille du mariage, la jeune fille et Alexandre disparurent; le père courroucé, le fiancé désolé, firent d'inutiles efforts pour découvrir les fuyards.

Le peuple s'imagina qu'une même mort avait uni ceux que le destin voulait séparer; on composa des poésies pour les idéaliser, on lapida le prince, lequel prince n'était, dit-on, qu'un vil pirate, originaire de Venise.

Les années s'écoulaient; on avait oublié les amoureux; seule, la légende et sa chanson continuaient à survivre; on ignorait d'où et comment elles étaient venues au monde, on les chantait, puis voilà tout.

Soudain le bruit se repandit que Guagliano n'était pas mort.

Exilé dans la forêt de „Masighanetto Bosgo,” il pleurait avec ses deux fils la mort de sa fidèle Gianetta. Oubliée des mortels, la famille avait vécu heureuse, cela lui suffisait.

Alessandro s'était voué à la construction de violons, il taillait à merveille le gracieux instrument, excellait dans l'art de lui donner un son d'une pureté ravissante. Les moines d'un couvent voisin de la retraite opéraient la vente de ces violons qui furent bientôt en réputation.

Ce ne fut qu'après la mort de sa femme que Alexandro Guagliano revint à Naples avec ses deux fils, Januario et Nicolo.

C'était déjà un homme usé par les fatigues de la vie et le poids des années. Il ne songea plus qu'à une chose: populariser ses instruments musicaux. Il ouvrit un atelier à la tête duquel il plaça ses deux fils.

Le récit romanesque qui se rattachait à sa vie lui amena une quantité de disciples.

Les violons d'Alexandro Guagliano se distinguent par une douceur inexprimable de sonorité, ce qui n'en exclut pas la plénitude.

Dans ce bois, l'on retrouve un mélange de parfums forestiers, de gazouillements d'oiseaux, des levées de soleil, de la joie, de la mélancolie.

Comme son, les beaux violons de Villaume de Miricourt et Médard sont les seuls qui

accusent une parenté avec les chef-d'œuvres du maître italien, tandis que ceux de Lupot se rapprochent davantage de la création du maître des maîtres luthiers: Antoine Stadi-varius.

ELISE POLKO,

Traduit d'ERNESTINE VAN HASSELT.

UN MANUSCRIT TROUVÉ DANS UN
CERCUEIL.

Une question qui a de tout temps vivement intéressé les savants, est aujourd'hui en train d'être éclaircie: il s'agit de l'état de la médecine et de la chimie dans l'ancienne Egypte.

Jusqu'à ce jour, tous les efforts pour découvrir l'origine des célèbres écrits hermétiques avaient échoué, et l'on supposait que le grand „Hermès” était un personnage mythologique, inventé par les anciens alchimistes pour accrédi-ter leur science par l'autorité de l'antiquité.

Un manuscrit récemment découvert, pourra, quand il sera complètement déchiffré, jeter quelque lumière sur ce point douteux. Mais quand même ce résultat ne serait pas atteint, ce fait même qu'un fragment de la science maintenant perdue des Egyptiens a été retrouvé, est d'une grande importance scientifique.

Le manuscrit a été découvert au milieu des restes d'une momie, il y a quelques années, par un Arabe, et à sa mort il a été offert à un Anglais, le docteur Ebers, qui l'a acheté à un prix considérable.

Il consiste en une seule feuille de papyrus d'environ 60 pieds de long et dont les caractères sont en noir et en rouge. A en juger par les caractères, la date de ce manuscrit peut se placer environ 1500 ans avant Jésus-Christ, ce qui lui donne une antiquité de 3300 ans, et s'il a été écrit dans la première partie du siècle, il aurait été contemporain de la période pendant laquelle Moïse résida à la Tour de Pharaon. Une partie seulement du document a été déchiffrée par Ebers, y compris la tête de différents chapitres, tel que: „Le livre secret des Médecins,” — „La Science des battements de cœur,” — „La Connaissance du cœur, d'après l'enseignement du prêtre-physicien Nebsecht,” — „Médecine pour alléger l'accumulation de l'urine et de l'abdomen.”

Il y a toute raison de croire que les Egyptiens avaient acquis un haut degré de développement scientifique à une période très-primitive de leur histoire. Comme le remarque Boerhave, le fait que Moïse savait réduire de l'or en poudre, de manière à le rendre capable d'un mélange avec l'eau, montre qu'il avait acquis une connaissance de la chimie qui ne peut être atteinte que par les maîtres de l'art.

En réalité, l'Egypte paraît avoir été le lieu de naissance de la chimie, car, suivant Plutarque, dans le langage sacré des prêtres, le pays était appelé „Chimia,” ce qui signifie, d'après Bochart, „connaissance cachée ou secrète.” Actuellement, il est appelé par les Coptes la terre de Kemi. Lindas a prétendu que la connaissance de cet art a été introduite en Europe par les Argonautes, qui avaient fait voile vers la Colchide pour en apporter la Toison d'Or. Les habitants de ce pays, suivant Hérodote, étaient une colonie égyptienne, et Lindas suppose que la Toison d'Or était un livre sur peau de mouton, enseignant l'art de faire de l'or par la chimie. La date de l'expédition des Argonautes se place, suivant la plupart des chronographes, en l'année 1250 avant Jésus-Christ, ou 300 ans après la date du manuscrit d'Ebers. — Le fait méritait certes d'être signalé à nos lecteurs.

UN POINT CAPITAL.

Fait historique.

I.

Qui ne connaît cette histoire de l'âne, ou plutôt de l'abbaye d'Asellum, perdue faute d'un point, non de piquet, mais de ponctuation, par le révérendissime abbé Martin?

Nous avons à faire connaître un „point“ d'une notoriété moins populaire, mais qui est cependant, au premier chef, une curiosité historique, attendu qu'il préserva de la hant le cou d'un archevêque anglican.

Lorsque Charles I^{er} fut traduit à la barre du Long Parlement, transformé en Cour de Justice, Cromwell exigea, ainsi que le fit plus tard Robespierre dans le procès de Louis XVI, que chaque lord déduisit au-dessus de sa signature les motifs du vote solennel qui allait couper la tête d'un roi, ou condamner une révolution.

Quand arriva le tour de l'archevêque de Cantorbéry, — un de ces adorateurs du soleil levant, un de ces nageurs entre deux eaux, un des fondateurs enfin de cette école d'égoïsme politique dont Talleyrand fut, dans notre siècle, un des plus fervents apôtres, — sa perplexité fut grande.

Il fallait ménager le chou du présent, c'est-à-dire les cent mille livres sterling de son évêché, et la chèvre de l'avenir, dont il voyait poindre les cornes menaçantes.

Le danger était imminent, la position singulièrement tendue. Le rusé prélat évita l'un et tourna l'autre par un expédient singulièrement ingénieux.

Il prit la plume d'une main ferme, et écrivit résolument sur le parchemin destiné à recevoir le verdict de mort ou de merci: Si consentiunt omnes (si tous y consentent), ego non dissentio (moi, j'y consens aussi).

Il est inutile d'être versé dans la langue d'Horace et de Virgile, pour savoir qu'en latin deux négations valent une affirmation. Ceci est élémentaire.

II.

A la Restauration de 1680, Charles II ordonna des poursuites sévères (les siècles se suivent et se ressemblent) contre les parlementaires régicides. La plupart périrent en exil ou dans les supplices.

L'archevêque de Cantorbéry seul, — loin de nous la pensée de risquer en si grave matière un mauvais jeu de mots, — ne perdit pas la tête.

Dès qu'il sut que son vote, dans le procès du feu roi, allait être l'objet d'une dangereuse enquête, il séduisit par ses prières et vingt mille écus d'or, un des greffiers du Parlement, qu'il déclara absous d'avance par-dessus le marché.

Le scribe pénétra nuitamment dans la salle des archives, et, se servant de l'encre officielle, il plaça, à côté du mot non, un magnifique point, ni trop petit, ni trop gros, mais tout-à-fait en harmonie avec l'ensemble de l'écriture.

Par cette simple adjonction, le sens de la phrase latine était complètement métamorphosé, et, au lieu d'être un traître bon à jeter aux valets du bourreau, le primat d'Angleterre devenait un modèle de fidélité, un héros de dévouement, presque digne des palmes du martyre.

„Si consentiunt omnes, si tous les lords, couards ou félons se laissent intimider par les sicaires de Cromwell, ego non, moi, non, dissentio, je refuse, et je sacrifierai jusqu'à mon dernier penny, je verserai jusqu'à la dernière goutte de mon sang, avant d'être le complice de ce crime inouï, de ce lâche attentat.“

En relatant l'anecdote qu'on vient de lire, nous croyons avoir suffisamment justifié son

titre, — car le point qui sauve la vie et la fortune d'un archevêque-primat d'Angleterre, est, sans aucun doute, un point capital!

TROPHIME.

BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

SECONDE PARTIE.

XXXV.

La propriétaire de Beechmont, la belle Indienne, se rendit au salon où elle trouva le marquis, en compagnie de sa fille.

L'ex-capitaine Tollish s'inclina profondément devant Miss Norreys. Celle-ci, en levant les yeux sur lui, sembla éprouver tout-à-coup un profond étonnement.

Sa pâleur habituelle s'était accrue, et une étrange terreur se lisait dans ses yeux dilatés.

Cependant, elle reprit de l'empire sur elle-même et indiqua un siège à son visiteur, pendant qu'elle-même se laissait tomber dans un fauteuil.

Le marquis n'avait pas remarqué l'effet que sa vue avait produit sur l'étrangère. Il avait été frappé d'admiration en remarquant la merveilleuse beauté de la jeune femme, à qui il comptait bientôt offrir sa main.

Il la remercia pour l'hospitalité qu'elle avait accordée à sa fille et à Miss Myner, et demanda si cette dernière avait reçu des blessures graves.

— Non, Milord, mais il faut qu'elle reste encore ici pendant quelques jours, le transport lui serait grandement nuisible. J'espère que Miss Georgina voudra bien aussi me tenir compagnie jusqu'au rétablissement de son institutrice.

Lord Darkwood se tourna vers sa fille et lui fit signe d'accepter.

— Maintenant, Madame, que j'ai appris le peu de gravité de l'accident, dit-il, je ne prolongerai pas ma visite; mais si vous me le permettez, je me représenterai sous peu...

La dame s'inclina et le marquis prit congé.

— Enfin, j'ai trouvé la femme qui me convient, se dit-il en retournant chez lui. Elle m'est si sympathique, que je l'ai aimée à première vue, moi qui croyais que mon cœur était mort. Mais aussi elle réunit toutes les qualités désirables: Beauté, naissance, fortune, jeunesse! car elle semble n'avoir pas plus de vingt-six à vingt-sept ans. C'est décidé, je l'épouserai, c'est elle qui deviendra Marquise de Darkwood.

Après le départ du maître de Dunholm, Miss Norreys resta pendant quelques instants plongée dans une méditation profonde.

— Est-ce un rêve? se dit-elle. Lui, ici!... Lui!...

Lady Georgina, étonnée du silence de son hôtesse, l'interpella pour lui demander si elle pouvait aller voir sa gouvernante.

— Pas encore, ma chère, lui fut-il répondu, nous causerons un peu, si vous le voulez bien.

Et de la main elle indiqua un fauteuil, tandis qu'elle s'assit de son côté de manière à ce que Georgina ne pût voir ses traits.

— Depuis mon arrivée à Beechmont, dit l'Indienne, j'ai déjà fait beaucoup de connaissances; je regrette que nous ne nous soyons pas rencontrées plus tôt. Etes-vous enfant unique, ma chère?

— Oui, je n'ai ni frère ni sœur, et si mon père ne se marie plus, je serai un jour marquise de Dunholm.

— Vous avez un bel avenir devant vous, Lady Georgina. Y a-t-il longtemps que votre père est entré en possession du titre et des biens de feu Lord Darkwood?

— Depuis à peu près huit mois.

Il y eut un silence.

On aurait dit que Miss Norreys craignait de continuer l'interrogatoire.

Elle reprit cependant:

— Comment s'appelait votre père avant qu'il ne devint Lord Darkwood?... Il faut me pardonner ma curiosité, mais j'ai passé tant d'années dans les Indes, et je connais fort peu les grandes familles anglaises!

— Oh! je vais tout vous expliquer, répondit Georgina, enchantée d'avoir l'occasion de parler d'elle et de sa famille. Mon père s'appelait autrefois Tollish et il était capitaine dans l'armée...

A ce nom, Miss Norreys, qui cependant s'attendait à l'entendre prononcer, tressaillit de tous ses membres.

— Le capitaine Tollish, répéta-t-elle d'une voix singulièrement émue. A qui a-t-il succédé?... Au vieux lord, son oncle?...

— Vous connaissez donc la famille! s'écria la fille de Fabien.

— Il y a bien des années que j'ai su qu'il y avait un Lord Darkwood, lequel était déjà vieux alors.

— Il est mort depuis dix ans, reprit Georgina; c'était un homme hautain et sévère.

— Et qui a hérité de ses biens et de son titre? demanda Miss Norreys d'une voix qui ressemblait à un souffle.

— Son fils, Edward.

— Et votre père lui a succédé... Dites-moi, Lady Georgina, était-il marié, cet Edward Darkwood? Quand et comment mourut-il?

— Feu Lord Darkwood, répondit Georgina, était célibataire. Il a vécu ici pendant dix ans, adoré par ses égaux et par ses subordonnés. Mon père m'a dit qu'ils avaient été très-liés dans leur jeunesse, mais que plus tard ils étaient devenus des ennemis mortels. Lord Darkwood aimait beaucoup la mer; il possédait un yacht sur lequel il a traversé plusieurs fois la Méditerranée. C'est dans son dernier voyage qu'il a trouvé la mort.

— Le yacht a fait naufrage? Perdu en mer? Oh, Ciel!

— Oui, quand l'événement a eu lieu, il en a été rendu compte dans tous les journaux... Avez-vous connu cet Edward, Miss Norreys?

— Moi! oh, non; comment l'aurais-je connu, j'ai vécu dans les Indes pendant une bonne moitié de ma vie... au point que, comme vous le savez, je passe pour Indienne.

— Pardonnez-moi ma sottise question, Miss Norreys: Vous n'avez pas plus de vingt-cinq ans sans doute, et puisque vous êtes restée aux Indes pendant tant d'années, comment auriez-vous pu connaître Lord Darkwood?

L'interpellée se mordit les lèvres et parut réfléchir un instant.

— Je m'aperçois, dit-elle tout-à-coup, que je vous retiens ici depuis longtemps... Vous éprouvez sans doute le besoin de vous reposer.

Et, se levant brusquement, elle conduisit la jeune fille au premier étage, dans un charmant boudoir ayant vue sur les magnifiques jardins de Beechmont.

Dès que Miss Norreys fut seule, elle ferma sa porte à clef, puis se laissa tomber sur un canapé, et cachant son visage dans ses mains, elle s'écria avec l'expression de l'angoisse:

— Puisse le Ciel venir à mon secours! Que ferai-je à présent?... Oh! si je pouvais mourir! mourir!...

Et un flot de larmes jaillit de ses beaux yeux.

— Fabien Tollish ici! continua-t-elle; je ne sais comment je ne me suis pas évanouie à sa vue... Je dois être bien changée, car il n'a pas eu le moindre soupçon en me voyant. Oh, quelle étrange fatalité m'a conduite dans son voisinage... nous a réunis après tant d'années...

Elle resta pendant longtemps dans cette attitude désolée, la tête inclinée, les yeux grands ouverts, fixés sur le sol.

— Que ne suis-je restée aux Indes! Là, j'avais appris à supporter la vie! Comment ferai-je maintenant pour ne pas me trahir, quand je serai devant ce Fabien Tollish?... Serait-ce pour que je me venge de tout ce qu'il m'a fait souffrir, que le sort nous a mis en présence?

Une subite rougeur envahit sa belle physionomie à cette idée.

— Me venger de Fabien Tollish!... Cl, ce serait au moins un but dans ma misérable existence! Il a détruit mon bonheur, je détrui-

rai le sien!... Il ne se doute de rien; c'est précisément ce qui fera ma force.

Elle se leva d'un bond, se plaça devant son miroir et y contempla longuement son image.

Lord Darkwood, quand il était Fabien Tollysh, admirait surtout le genre de beauté qu'elle possédait. Elle ne l'ignorait pas et résolut d'en profiter pour atteindre son but.

Evidemment il y avait un mystère dans la vie de la belle étrangère, mais ce mystère, quel était-il?

XXXVI.

Quand Miss Norreys eut repris assez d'empire sur elle-même pour aller rejoindre Lady Georgina, elle engagea celle-ci à aller faire une promenade en voiture en attendant l'heure du dîner.

La jeune femme fut pleine d'attention pour son invitée. Après leur retour, elle lui fit parcourir ses jardins, son parc, lui montra ses serres où croissaient les fleurs les plus rares; la conduisit dans sa galerie de tableaux et lui exhiba toutes les curiosités que son château renfermait. Aussi la fille de Lord Darkwood était-elle enchantée de l'affabilité de sa charmante hôtesse.

Après le dîner, Miss Norreys se mit au piano, feuilleta des albums, eut une conversation avec Georgina dont elle fit tous les frais, et vers dix heures du soir, elle manifesta l'intention de se retirer.

Elle poussa un soupir de soulagement quand elle fut rentrée dans son appartement, car la stupidité et le manque de tact de la fille de Lord Darkwood avaient été un supplice pour elle.

La maîtresse de Beechmont prit un fauteuil dans lequel elle s'enfonça, et pendant longtemps elle se livra à de longues réflexions.

Vers onze heures et demie, elle fit sonner un timbre qui se trouvait à sa portée, et Naya parut.

— Comment va la malade? demanda-t-elle.

— Elle dort d'un sommeil paisible, maîtresse. Le docteur est venu ce soir, il la trouve en voie de guérison.

— Pendant que vous préparerez ma toilette de nuit, Naya, j'irai un instant auprès d'elle.

Ayant ouvert une porte de communication, Miss Norreys s'avança doucement vers le lit de la dormeuse et la regarda pendant quelques moments avec admiration.

— Comme elle est belle! pensa-t-elle, que

son profil est pur et quel calme est répandu sur ses traits angéliques!

Un sentiment inexplicable surgit dans le cœur de l'Indienne, et elle s'agenouilla à côté du lit, étudiant la physionomie de Gwendoline, trait pour trait. Puis se penchant, elle l'embrassa avec une tendresse ineffable.

— Oh, je la garderai ici le plus longtemps que je pourrai, murmura-t-elle. Du reste, je vais changer ma manière de vivre; je vais m'entourer d'amis, de connaissances... faire des invitations... Il faut que j'oublie le passé et le présent, en faisant plaisir aux autres; sans cela ma pauvre tête ne résistera pas aux douloureux souvenirs qui m'accablent nuit et jour.

Elle jeta un dernier regard sur sa protégée, puis se retira.

— Naya, dit elle, je vais remplir ma maison d'invités, car la solitude m'accable. J'écrirai à toutes mes connaissances de Londres qui ne

une jeune fille dont il a perdu les traces; il la recherche depuis longtemps, mais en vain. Maintenant il est tard, allons nous coucher, ajouta-t-elle en congédiant sa femme de chambre.

Le lendemain, Gwendoline se trouvait assez forte pour se lever. Son hôtesse lui tint compagnie pendant une grande partie de la journée.

Malgré l'accident qui lui était arrivé, l'institutrice se croyait en ce moment la plus heureuse personne du monde. Elle s'était mise à aimer avec adoration cette jeune femme qui lui témoignait tant d'intérêt; pour elle, Miss Norreys était l'incarnation de la beauté, de la noblesse et de la bonté.

Lord Darkwood vint faire visite pendant le cours de la journée, et après avoir demandé des nouvelles de la malade et avoir embrassé sa fille, il se retira, de plus en plus épris de sa belle voisine, laquelle s'était facilement aperçue de son admiration pour elle et s'attendait à recevoir bientôt une déclaration en règle.

— Ceci change un peu mes idées quant au mariage, pensa-t-elle; s'il me demande ma main, il se peut que je dise oui; car ce sera là ma vengeance...

Ainsi qu'elle l'avait projeté, elle écrivit plusieurs invitations, qu'elle envoya à leurs adresses respectives.

Gwendoline obtint la permission de Lord Darkwood de rester encore une semaine à Beechmont, et pendant ce temps l'amitié de Miss Norreys pour elle ne fit que s'accroître.

Le marquis venait maintenant tous les jours

faire visite au château de Beechmont, et le bruit courut bientôt que c'était la belle châtelaine qui l'attirait.

Celle-ci apprit à Lord Darkwood qu'elle allait recevoir des hôtes de Londres, et qu'elle comptait sur lui pour l'aider à leur procurer de l'amusement.

A la fin de la semaine, Georgina et Gwendoline retournèrent au château de Dunholm.

L'institutrice savait que Lord Chilton serait parmi les invités de Miss Norreys, mais elle se figurait que c'était le père de Ronald.

— Heureusement que ce n'est pas le fils, pensa-t-elle, car il me serait impossible de le voir en face.

Et cependant, c'était bien Ronald en personne qui faisait partie des invités de Beechmont!...

(A continuer.)



LE PANDA.

manqueront pas d'accourir.

— Missy ne doit pas oublier d'inviter le jeune Lord Ronald Chilton, dit Naya en souriant; il est très-aimable; je voudrais le voir venir ici plus souvent.

— C'est vrai, Naya; aussi, je l'aime comme un frère. Ce sera un charmant cavalier pour mes jeunes invitées.

— Vous pensez toujours aux autres, Missy, dit la suivante. Pourquoi ne vous mariez-vous pas? Vous n'auriez que l'embarras du choix.

Le front de Miss Norreys se plissa.

— Je ne me marierai jamais, Naya. Ne me parlez plus de mariage, je vous le défends.

— Vous ne voudriez donc pas épouser Lord Chilton, Missy? demanda la vieille mulâtre, malgré l'ordre qu'elle venait de recevoir.

— Eh, que non! D'abord je suis beaucoup plus âgée que lui; et puis, je sais qu'il aime

RÉBUS No. 5.



AVIS A NOS ABONNÉS

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 3 Avril, à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, ont droit aux

PRIMES CI-APRÈS:

4^e, 5^e ou 6^e volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

„Au Salon," charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

A la Campagne," formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

Envoyer le mandat-poste, après la publication dans l'Illustration Européenne, du rébus ci-contre.

Solution du Rébus No. 4.

L'ESPÉRANCE SOUTIENT LES MALHEUREUX.